

Introduction

Des deux sœurs Grimké, nées en Caroline du Sud, l'une en 1792 et l'autre en 1805, ce fut Angelina, la cadette, qui contribua le plus à leur renommée en tant que réformistes radicales. Leur croisade activiste pour l'abolition de l'esclavage fut courte mais intense et leur attira louanges, admiration mais aussi critiques acerbes de la part de celles et ceux qui, y compris dans le milieu abolitionniste, voyaient en elles des femmes outrepassant la décence communément admise. Les positions féministes d'Angelina sont nées de là : Dieu lui avait donné pour mission de prendre la défense de l'esclave avili, personne ne l'empêcherait de parler, se taire ferait d'elle-même une esclave.

Chez Sarah, il en alla autrement. Son plaidoyer en faveur de l'égalité des femmes est la conséquence d'un long processus de formation et d'évolution qui trouve ses racines dans son enfance et ses tourments existentiels et religieux. Pour honorer le thème de cette collection sur les fondamentaux du féminisme anglo-saxon, il m'a semblé impératif d'en venir immédiatement à l'essence féministe de Sarah Grimké, longtemps mûrie, distillée dans des textes tardifs, pour la plupart inachevés et non publiés, mais dont la véhémence libératoire trouve des échos jusque dans le féminisme radical de la fin des années 1960.

Tard dans sa vie, Sarah Moore Grimké, alors âgée de plus de soixante ans, se prit à envisager de nouvelles carrières – médecin, avocate – pour déchanter aussitôt devant l'obstacle infranchissable : elle était une femme et n'avait pas accès à l'éducation requise pour exercer une profession. Revinrent alors les vieux griefs, l'amertume et le désespoir dus au passage inexorable du temps. Deux éléments souvent réitérés donnent la clé de son engagement pour la cause des femmes : le refus qu'on lui opposa lorsque, jeune fille, elle manifesta le désir de s'instruire dans les matières qu'étudiaient ses frères, et l'éreintement dont elle fut longtemps la victime

consentante de la part de la communauté conservatrice des quakers de Philadelphie où elle avait espéré se voir un jour acceptée comme pasteur. Elle s'épanchait volontiers dans sa correspondance privée et ne mâchait pas ses mots. À propos des obstacles à son développement intellectuel, elle parlait de répression ; quant au traitement que lui avaient infligé les quakers, c'est une expression comme « laminage » (« *I was fairly ground to powder* ») qu'elle employait.

Profondément religieuse et très tôt familiarisée avec les Écritures saintes, elle s'était pourtant convertie à la foi des quakers en grande partie à cause de leurs positions théoriquement favorables à la promotion des droits de la femme. Très tôt, elle mit en question la place qui lui était faite dans l'interprétation commune des textes bibliques, leurs traductions, et s'acharna à montrer que l'égalité des hommes et des femmes était inscrite dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. Elle répudia la Bible du roi Jacques, ses interprétations, voulut revenir à l'original en grec et se faire sa propre idée « sans [s]e laisser imposer l'opinion d'un homme ou de plusieurs, quels qu'ils soient »¹.

Pacifiste et antiesclavagiste militante, elle finit par se rendre à l'évidence que le mode opératoire des abolitionnistes, la persuasion morale, avait ses limites et que seule la force contre les États du Sud pourrait venir à bout du système honni de l'esclavage. Et lorsque la guerre commença en 1861, elle ne s'y opposa pas, même si elle exprima la plus grande méfiance à l'encontre des motivations du président Lincoln, plus soucieux, selon certains, de maintenir l'union des États américains à n'importe quel prix que d'abolir l'esclavage. Elle avait longtemps espéré une repentance sudiste du péché de l'esclavage, et que les mesures nécessaires seraient prises pour mettre un terme honorable à l'« institution particulière ». Bien que vivant dans le Nord depuis près de quarante ans, elle était sudiste, après tout et, à sa manière, fidèle à ses attaches familiales et à sa terre natale. Elle souffrait, doutait d'être finalement parvenue à se rendre utile à la société de son temps, car elle voyait se déchirer dans le sang et la destruction la République que ses ancêtres avaient glorieusement contribué à fonder.

Les joies de l'enseignement, qu'elle pratiqua toute sa vie, finirent par s'émousser, ses ambitions de guide spirituel, étouffées après un long parcours dans la communauté quaker, prirent, après la guerre et la défaite du

1. Voir infra la traduction partielle de cette lettre dans l'anthologie, texte 8, paragraphe 2.

Sud, la voie mystique des sociétés spiritistes qui fleurissaient en Nouvelle-Angleterre dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle revisita ainsi son enfance en Caroline du Sud, parla aux morts de sa famille, ses modèles d'alors, son père, son frère aîné Thomas. Le Sud n'existait plus, son enfance et sa famille ruinée étaient bel et bien mortes, le Nord restait un exil, l'idéal républicain qui avait été celui de son père et de son frère Thomas était-il assez fort pour établir la justice à laquelle elle avait tout sacrifié ? Elle en doutait, quand elle voyait le racisme virulent et omniprésent gangrèner ces États mêmes qui s'étaient battus pour libérer l'esclave, réduisant à peu de chose l'idéalisme militant et désintéressé qui l'avait motivée dans son engagement total aux côtés des abolitionnistes.

Cependant un choc salutaire allait lui donner l'occasion de faire l'acte de contrition d'une famille qui n'avait jamais renié ni condamné l'esclavage. En 1868 se présentèrent deux jeunes gens noirs du nom de Grimké, fils de son frère Henry et d'une de ses esclaves de Charleston. Henry était mort sans les émanciper, ils étaient devenus la propriété de son fils, leur demi-frère blanc. Les troupes de l'Union les libérèrent et ils parvinrent à intégrer Lincoln University en Pennsylvanie, première université américaine destinée aux étudiants noirs. Sarah, Angelina et son mari, Theodore Weld, accueillirent ainsi Archibald et Francis James Grimké, les considérèrent comme des neveux à part entière, leur prodiguèrent conseils et affection, tout en les aidant matériellement à finir leurs études. Ce sont eux qui, plus tard, reprirent le flambeau de la lutte contre la ségrégation raciale et pour les droits civiques des citoyens noirs américains.

Cependant, il est un sujet sur lequel Sarah ne désarma jamais, celui des droits des femmes. Au contraire, c'est la cause qui allait l'occuper jusqu'au bout, celle qui lui tint vraiment à cœur, qu'elle explora dans ses lectures et ses écrits, qui la mobilisa à nouveau et lui fit, à près de quatre-vingts ans, reprendre la route et le porte-à-porte, à travers le Massachusetts, pour diffuser des exemplaires de *De l'assujettissement des femmes* (*The Subjection of Women*) de John Stuart Mill, paru en Angleterre en 1869.

En 1870 fut fondée la Massachusetts Woman Suffrage Association (Association du Massachusetts pour le droit de vote des femmes). Sarah et sa sœur Angelina furent sollicitées pour siéger au conseil comme vice-présidentes, distinction qu'elles gardèrent jusqu'à leur mort (en 1873 pour Sarah, en 1879 pour Angelina). Mais au-delà du titre honorifique, elles comptaient bien, Sarah malgré son âge et Angelina au gré de sa santé chancelante, s'investir dans l'action militante. À la suite d'une conférence

donnée par Lucy Stone² à Hyde Park, près de Boston, où résidaient Sarah, Angelina et son mari, Theodore Weld – lui aussi membre de l'association –, les participants décidèrent de brusquer les choses sur la question du vote des femmes. Le quatorzième amendement à la Constitution (1868) donnait la citoyenneté américaine à toute personne née aux États-Unis, et le quinzième amendement, en 1870, accordait le droit de vote aux anciens esclaves libérés en 1865 par le treizième amendement. Ces amendements étaient censés concerner les anciens esclaves noirs, libérés par la défaite du Sud à l'issue de la guerre de Sécession. Cependant si aucune allusion n'y était faite à la couleur de la peau des « personnes » – c'était là l'euphémisme utilisé par les pères fondateurs pour désigner les esclaves – concernés par les amendements, la mention « homme » (*male*) qualifiant le mot « citoyen » apparaît dans la deuxième section du quatorzième amendement, sans ambiguïté aucune quant au sexe des nouveaux tenants du droit de vote. Les femmes, malgré tout, estimèrent que, nées aux États-Unis, elles aussi étaient des personnes citoyennes et qu'elles étaient incluses dans les quatorzième et quinzième amendements. Une manifestation pour tenter d'actualiser le vote des femmes fut donc organisée le jour des élections municipales à Hyde Park. C'est ainsi qu'une quarantaine de femmes et autant d'hommes sympathisants, Sarah Grimké et sa sœur Angelina Grimké Weld en tête du cortège, se présentèrent le 7 mars 1870 au bureau de vote de leur circonscription et déposèrent leur bulletin dans une urne. L'événement resta évidemment symbolique, mais il eut un grand retentissement dans la presse et fut imité dans plusieurs États.

Outre une abondante correspondance privée, Sarah écrit lettres et articles pour des journaux comme le *Tribune* de New York, *The Independent*, ou le *Woman's Journal*³.

2. Lucy Stone (1818-1893), abolitionniste et militante pour le droit de vote des femmes. Elle est la première femme du Massachusetts à obtenir un diplôme universitaire à *Oberlin College* en 1847.
3. *The Independent* – fondé en 1861 et publié par Henry Ward Beecher, pasteur presbytérien et frère de Harriet Beecher Stowe, est un journal antiesclavagiste mais pas uniquement. Il plaide pour la « tempérance » (lutte contre l'abus d'alcool) et pour le vote des femmes. Le *New York Tribune*, créé en 1841 par Horace Greeley, reste le grand journal abolitionniste de l'avant-guerre de Sécession, au public plus large que *The Liberator* de William Lloyd Garrison, puis il soutient la guerre et se rallie au Parti républicain. Le *Woman's Journal* est un hebdomadaire fondé à Boston en 1870 par Lucy Stone et son mari, Henry Blackwell. C'est la publication de l'American Woman Suffrage Association

Elle commença plusieurs essais restés inachevés, osant traiter de la femme et de sa sexualité, sujets que la pudeur et la morale de l'époque répugnaient à évoquer, et qui ne furent abordés aussi directement que par Elizabeth Cady Stanton⁴ puis les féministes radicales de la fin des années 1960⁵. Elle était restée célibataire, avait refusé la proposition de mariage d'un homme pourtant cher et admiré, le quaker Israël Morris – resté veuf avec huit enfants, il voyait dans la pieuse et sérieuse Sarah, alors âgée de vingt-neuf ans, l'épouse idéale pour assurer la bonne tenue de son foyer et de sa nombreuse famille –, car elle voulait préserver son indépendance et mener à bien ce qu'elle croyait être sa vocation de guide spirituel. Pourtant, dans ses derniers brouillons d'essais, elle aborda le sujet du mariage⁶, de la soumission totale de la femme à son époux, de sa dépendance financière, des rapports sexuels qu'elle était obligée de subir, des grossesses non désirées et de l'épuisement physique qui en résultait, des fausses couches répétées et des avortements pratiqués au risque de sa vie.

Elle y prônait l'émancipation de la femme assujettie aux passions de l'homme, le pire des esclavages, selon elle. Cette émancipation impliquait avant tout la maîtrise par chaque femme de son corps, dans la sexualité et la maternité. Elle y dénonçait l'indulgence coupable de la société pour les écarts de conduite des hommes, tout comme la Britannique Mary Wollstonecraft l'avait fait dès 1792 dans *A Vindication of the Rights of Woman* (« Défense des droits de la femme »), livre que Sarah avait lu et qui eut une immense influence sur la pensée féministe américaine. Elle rêvait d'une égalité spirituelle et intellectuelle des époux dans une union harmonieuse dont la société tout entière bénéficierait. Seuls l'égalité des droits reconnue par la loi et un accès égal à l'éducation pouvaient permettre à la femme de développer ses capacités intellectuelles et d'assumer ses choix moraux et familiaux.

(Association américaine pour le vote des femmes) fondée par Lucy Stone, Julia Ward Howe et Josephine Ruffin.

4. Voir dans cette même collection l'ouvrage de Claudette Fillard, *Elizabeth Cady Stanton. Naissance du féminisme américain à Seneca Falls*, Lyon, ENS Éditions, 2009.
5. Gerda Lerner, auteur d'une biographie des sœurs Grimké, parue en 1967, publia trente ans après un ouvrage consacré à la pensée féministe de Sarah Grimké à partir de manuscrits inachevés d'essais tardifs, parmi lesquels se trouvent « Marriage », « The Education of Women », « Sisters of Charity » : G. Lerner, *The Feminist Thought of Sarah Grimké*.
6. S. Grimké, « Manuscript essay : Marriage », publié par G. Lerner, *The Feminist Thought of Sarah Grimké*.

Son dernier essai, « Sisters of Charity » (« Sœurs de charité ») – titre qu'elle emprunta à l'ouvrage de la Britannique Anna Jameson⁷ dont elle reprit, commenta et prolongea les arguments –, s'attaquait aux lois iniques ou dépassées qui régissaient le travail des femmes et la famille. Les femmes des classes aisées, confinées à la sphère domestique, tenues à l'écart de toute responsabilité civique, politique ou ecclésiastique, subissaient un lent étiolement de corps et d'esprit, justifiant ainsi leur inutilité sociale et une image dévalorisée aux yeux des hommes, leurs supérieurs en tout. Comment s'étonner alors des mauvais traitements qu'elles subissaient, du déséquilibre et de l'antagonisme qui en résultaient, contaminant l'ensemble du système social ? Des lois égalitaires, un accès égal à l'éducation et aux professions élèveraient les femmes, de même qu'elles humaniseraient et civiliseraient l'ensemble de la société. Sarah prit l'exemple de la Britannique Florence Nightingale, issue comme elle d'une bonne famille et qui, elle aussi, refusa de se marier pour se mettre au service de la société et de son pays. Malgré la réprobation de sa famille, Nightingale choisit de faire éclater la sphère féminine en optant pour une occupation jusque-là réservée aux hommes, l'infirmerie militaire, et connut une renommée et une estime mondiales en faisant progresser l'hygiène dans les hôpitaux militaires lors de la guerre de Crimée (1853-1856).

Depuis trop longtemps les jeunes filles étaient prisonnières de préjugés insurmontables en ne recevant pas d'instruction pour un travail utile ou lucratif qui fit honneur à leur intelligence. Sarah salua l'avènement de la machine à coudre qui, même si elle mettait des milliers de femmes au chômage, allait finalement leur permettre de découvrir de nouveaux horizons et de se réaliser dans des carrières plus intéressantes que l'abrutissant travail d'aiguille qui leur usait les yeux. Les bonnes actions à accomplir étaient légion et là se trouvait la véritable sphère de la femme. Les lois ne pouvaient, sans danger pour la société tout entière, ignorer le progrès. Or les femmes étaient de plus en plus nombreuses à désirer une vie plus exaltante et plus utile. Les tenir à l'écart des études, de l'élaboration des lois et de la construction politique était une trahison envers Dieu et la nature, car c'était l'asservissement d'êtres humains que Dieu avait créés libres. Les superstitions sur la nature féminine, faible, fragile, dépendante et passive, n'étaient plus acceptables. Des droits égaux concernant les personnes et les

7. A. Jameson, *Sisters of Charity and the Communion of Labor. Two Lectures on the Social Employments of Women*, Londres, Longman, Brown, Green & Longmans, 1855.

biens, en libérant les femmes et en leur donnant la possibilité d'une auto-suffisance économique, feraient d'elles les arbitres de leur propre destinée. Les deux sexes traiteraient ainsi d'égal à égal pour une entente intelligente et harmonieuse. Se suffire à soi-même, voilà ce qui devait faire des femmes des êtres vrais et nobles, œuvrant pour la prospérité, le bonheur et le progrès de tous.

En faisant appel à des arguments religieux mais aussi à l'esprit des Lumières qui avait présidé à l'indépendance de la nation, Sarah reprenait des arguments développés dans son essai sur le mariage. Elle déclarait les lois sur les femmes mariées les plus scandaleuses de toutes, faisant d'elles des esclaves sans autonomie économique, juridique, civique et intellectuelle, sans maîtrise de leur propre corps.

De son éducation de jeune fille de bonne famille sudiste aux lointaines origines huguenotes, Sarah gardait le goût de la langue française et elle entreprit la traduction, en 1867, à l'âge de soixante-quinze ans, d'une version abrégée de la biographie de Jeanne d'Arc écrite par Lamartine. Le livre fut publié à Boston, se vendit bien, et des critiques élogieuses mirent en valeur la qualité de la traduction.

À bien des égards, et au-delà de son amour de la langue, Sarah vibrait d'empathie avec le personnage de Jeanne d'Arc, militante, guerrière, sainte et martyre qui avait mené, à la tête d'une armée d'hommes, une guerre de libération. Personnage complexe et plutôt effacé, Sarah trouvait dans cette traduction et dans l'écriture en général la mesure de sa passion d'indépendance, l'exutoire à la violence de son ressentiment et de sa quête de justice. Jeanne d'Arc incarnait son idéal « de foi, de courage, de force morale et d'amour, si rarement égalé et jamais surpassé »⁸. Sans doute saluait-elle aussi en Jeanne d'Arc la mystique habitée par la voix de Dieu, comme elle-même s'était fiée à la lumière intérieure censée lui donner le rayonnement qui ferait d'elle un guide spirituel. Auparavant, elle avait écrit à George Sand, dont elle avait lu l'autobiographie avec enthousiasme, pour lui demander une photo de la statue de Jeanne d'Arc qui se trouvait à Versailles. Elle aurait aimé l'utiliser pour illustrer sa traduction. Apparemment, elle n'eut jamais de réponse.

Parce que ses écrits les plus féministes, certains inachevés, n'ont, pour la plupart, pas été publiés de son vivant, Sarah reste moins connue que sa

8. « Letter to Elizabeth Smith Miller », 19 mars 1867, citée par G. Lerner, *The Feminist Thought of Sarah Grimké*, p. 150.

sœur Angelina, plus audacieuse dans ses engagements et surtout meilleure oratrice. Pour Angelina, le rôle des femmes dans la lutte pour les droits des Noirs, esclaves d'abord, puis libres mais partout en butte à un racisme virulent, était essentiel et allait de soi. Plus extravertie que sa sœur, elle s'exprimait avec beaucoup plus d'aisance. Lorsqu'il lui fut reproché d'avoir outrepassé ses prérogatives de femme par la prise de parole en public, alors seulement elle réagit en plaçant pour le droit des femmes à prendre part à toutes les réformes morales quelles qu'elles fussent. Sarah, elle, vint au militantisme antiesclavagiste plus tardivement, de façon plus réticente, entraînée par Angelina. Son combat féministe fut plus personnel, plus lent à mûrir, nourri d'humiliations cruelles longtemps réprimées et que, longtemps, elle interpréta comme des mises à l'épreuve de sa foi. Ses derniers écrits sont l'aboutissement d'une lente éclosion, d'une libération qui, pour être tardive, n'en est pas moins explosive dans sa radicalité.

Comme annoncé dans le titre, seuls les textes publiés du vivant des deux sœurs, et cela durant la courte période de leur engagement militant pour l'abolition de l'esclavage (1834-1838), sont traduits dans cet ouvrage : des articles, pour la plupart sous forme de lettres reproduites dans différents journaux réformistes ou abolitionnistes, où Sarah et Angelina affirmaient le devoir moral des femmes et leur droit à prendre publiquement la parole pour défendre les droits inaliénables de tout être humain, conformément, selon elles, à la volonté de Dieu et celle des pères fondateurs de la République américaine. Ces lettres eurent un retentissement considérable dans le milieu réformiste et exercèrent une influence décisive sur les femmes qui organisèrent le mouvement pour les droits de la femme : Elizabeth Cady Stanton et Lucretia Mott qui firent déferler la première vague du féminisme américain⁹.

9. Elizabeth Cady Stanton et Lucretia Mott firent connaissance à la convention mondiale contre l'esclavage organisée à Londres en 1840. La première, nouvellement mariée, y accompagnait son mari, Henry Stanton, la seconde s'y rendait comme déléguée de l'American Anti-Slavery Society (Association américaine contre l'esclavage) aux côtés de Garrison. C'est l'indignation de voir les femmes exclues des débats qui contribua à les rapprocher et à faire naître la nécessité d'un mouvement de défense des droits de la femme. Voir la traduction du récit qu'en fait Elizabeth Cady Stanton dans l'ouvrage déjà cité de Claudette Fillard, *Elizabeth Cady Stanton. Naissance du féminisme américain à Seneca Falls*.